

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 10 (1922)
Heft: 44

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISCELLANÉES

LA LITTÉRATURE LATINE CHRÉTIENNE

M. Pierre de Labriolle, longtemps professeur de littérature latine à Fribourg, actuellement professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, auteur de deux remarquables thèses sur le montanisme, vient de nous donner ce qui passera à bon droit pour la meilleure histoire de la littérature chrétienne de langue latine qui existe⁽¹⁾. En son genre, c'est une manière de chef-d'œuvre. Pour tous ceux qui s'occuperont désormais des Pères latins, ce sera pendant longtemps le manuel indispensable.

Cet ouvrage se recommande par des qualités de premier ordre. On y trouve d'abord sur chaque auteur les renseignements bibliographiques les plus précis et les plus complets. Manuscrits, éditions, traductions françaises, principaux ouvrages sur le sujet sont non seulement indiqués, mais, quand cela est nécessaire, appréciés au point de vue critique et historique. Pour des études particulières et des monographies, l'auteur fournit à l'étudiant toutes les directions utiles. M. de Labriolle a fait pour les auteurs ecclésiastiques latins ce que Bardehewer a fait pour les Pères grecs.

A cette compétence technique, l'auteur ajoute un sens littéraire qui généralement fait défaut aux meilleurs manuels. Sur ce point, la supériorité de l'auteur français est très marquée. Non seulement il apprécie ses auteurs avec un goût littéraire très sûr, mais il excelle à les faire revivre. Bien loin d'être de sèches analyses, ses chapitres sur Tertullien, Minucius Félix, Cyprien, Ambroise, Jérôme, Augustin sont des portraits à la fois très ressemblants et très attrayants. Qu'il s'agisse d'un écrivain de second ordre, aussi bien que de l'un des grands rôles, l'auteur apporte le même soin à le dépeindre. Il les connaît tous, leurs qualités et leurs défauts, en homme qui les a fréquentés depuis de longues années. Son livre mériterait d'être lu par toute personne cultivée, soucieuse d'élargir son horizon littéraire et historique.

(1) PIERRE DE LABRIOLLE. *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, 1920.

L'un des mérites et non des moindres de ce livre, c'est son impartialité. Elle est d'autant plus méritoire que l'auteur a des convictions arrêtées que l'on pourrait croire forcément exclusives. Il est catholique. Il l'est par toutes les fibres de son être. Il aime l'Église parce qu'elle incarne l'autorité et la discipline. Elle apprend, comme il dit, « à penser en commun ». Elle possède le sens de la collectivité, et elle sait l'inculquer. Si l'individualisme que la Réforme a enfanté, l'individualisme néfaste qui éclate au XVIII^e siècle, déchaîne la Révolution et sévit pendant tout le siècle suivant, si un jour il est vaincu, ce sera grâce à l'Église. Mais l'auteur aime le catholicisme pour des raisons plus profondes. Il estime que c'est lui plus que toute autre confession qui a conservé, entretenu les trésors de la vie morale et évangélique. Peut-être même est-il catholique pour des raisons plus mystiques encore.

M. de Labriolle est de ces catholiques qui inspirent l'estime, que dis-je, la sympathie. Ils sont nombreux, et ils sont les meilleurs avocats de l'Église. Par eux, plus d'un se sent attiré. Pour peu qu'il soit imbu de l'esprit qui inspire la plupart des auteurs qu'on lit à cette heure, il ne résiste pas à l'attrait.

Qu'il me soit permis, en passant, de supplier les admirateurs du catholicisme que nous comptons parmi nous, de réfléchir avant de s'abandonner à leur sentiment.

Qu'un jour les deux principes contraires que représentent le catholicisme et le protestantisme se rejoignent pour se compléter en une synthèse supérieure, on doit le souhaiter. Mais qu'on n'aille pas se figurer naïvement que l'Église catholique en tant qu'institution, hiérarchie, gouvernement, représente autre chose qu'une persistante ambition de dominer, et que l'on n'oublie pas que pour réaliser son dessein, tous les moyens lui sont bons. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire le volume que Mgr Duchesne a consacré à l'histoire de l'Église au cinquième siècle. On y verra que la tradition politique de l'Église remonte très haut et on comprendra ce qu'elle est. L'Église se sert des saints qu'enfante encore ce qu'elle a conservé du christianisme pour attirer les âmes. *O sancta simplicitas!* Dans leur candeur, celles-ci ne savent pas que « l'union sacrée » qu'elles rêvent serait la mort même de l'Évangile de Jésus.

M. de Labriolle n'hésite pas au nom de la vérité historique à reviser les jugements traditionnels, par exemple sur Constantin, et à écarter péremptoirement les légendes. A ce point de vue, il est très supérieur à Funk (*Histoire de l'Église*, trad. Hemmer 1911).

L'auteur est laïc, et à ce titre des libertés lui sont permises qui ne seraient pas, que dis-je, qui n'ont pas été concédées à son ami Mgr Batiffol. Pour l'avoir parfois oublié, Mgr Duchesne lui-même pourtant si prudent, l'a appris à ses dépens. Avant de mourir, il a vu con-

damner ses livres, et son titre d'académicien ne l'a pas sauvé. C'est qu'il était prêtre.

Dans sa préface, M. de Labriolle traite des rapports du christianisme et du paganisme. C'est une question qu'il reprend après Gaston Boissier. Comme lui, il s'en tient presque uniquement aux rapports littéraires. Il montre avec autant de finesse que d'érudition les difficultés particulières qu'offrait pour un païen lettré la littérature biblique. Même devenu chrétien, ce lettré avait de la peine à s'accommoder de la rude éloquence des prophètes. Nous aurions aimé qu'il élargît le problème et qu'il l'eût étudié plus en historien qu'en littérateur. Sinon pour le fond qu'elle doit au christianisme, la littérature chrétienne latine est enfant du génie latin. Mais n'y a-t-il pas ici une distinction capitale à faire? Est-ce de la Rome antique ou de la Rome impériale qu'elle est tributaire? La question est d'importance. Car il y a en même temps qu'une parenté manifeste, une réelle opposition entre les deux Rome. Sinon que signifierait la protestation obstinée sous l'Empire des derniers Romains authentiques? Se figure-t-on que leur opposition à l'Empire soit uniquement politique? Ce serait mal les connaître. Dans le refus tragique des Traséas, des Helvidius, des Lucain, des Juvénal, des Sénèque et des Tacite d'accepter l'Empire, il y a très nettement la conscience qu'en acceptant le régime instauré par Jules-César et Octave, ils renieraient le génie même de Rome; ils se feraient complices de son arrêt de mort. Les événements leur ont donné raison. Le régime impérial a de plus en plus incarné des principes civils et militaires, une conception de l'organisation sociale, comme nous disons, qui n'était point celle des vieux Romains. Cette conception plus orientale que romaine arrive à son apogée avec Dioclétien, et l'Empire chrétien en est l'authentique héritier. Dans quel sens l'Église d'Occident est-elle latine? Dans le sens vraiment romain, ou dans le sens impérial? On aimerait savoir sur ce point le sentiment d'un homme qui possède si à fond les deux antiquités, la profane et la chrétienne.

EUGÈNE DE FAYE.

TERTULLIEN ET MARCION

Très grand est l'intérêt de la question que traite M. Bosshardt (1). En somme, l'*Adversus Marcionem* est notre seule source vraiment utile pour connaître la pensée du célèbre hérésiarque auquel Tertullien a consacré le plus volumineux de ses écrits. Les autres sources ecclé-

(1) Ernest BOSSHARDT, *Essai sur l'originalité et la probité de Tertullien dans son traité contre Marcion*, 1921.

siastiques sont ou insuffisantes ou pleines de confusions. Il est donc essentiel de savoir au juste si Tertullien mérite notre confiance.

Notre auteur adopte les vues que M. Harnack a depuis si longtemps exposées en ce qui concerne Marcion, et qu'il vient de reprendre avec tant d'éclat dans l'un de ses derniers livres (1). Pour donner raison au grand historien, il n'est pas nécessaire de le suivre jusqu'aux dernières conséquences qu'il a cru devoir déduire de ses premières vues.

Dans un premier chapitre, M. Bosshardt fait le portrait de Marcion, explique son attitude en face de l'Église et s'efforce de mettre en lumière les raisons psychologiques qui ont amené Tertullien à faire un si formidable réquisitoire contre cet hérétique et sa doctrine. Peut-être l'auteur attache-t-il trop d'importance à ces sortes de raisons. Il oublie que Tertullien est beaucoup plus homme d'action que de pensée. Tous ses écrits sont des écrits de circonstance. Il se peut fort bien que le marcionisme fût en train de passer de l'Italie en Afrique, et que ce soit ce péril qui ait mis la plume à la main de Tertullien. Nous sommes tenté de croire que sa défense a été si puissante et si efficace que la nouvelle hérésie n'a jamais pu s'implanter à Carthage.

Dans le chapitre suivant, M. Bosshardt examine l'exposé que fait Tertullien de certaines doctrines de Marcion, doctrine de Dieu, des attributs du Démon, de la matière, pour conclure que ces exposés méritent notre confiance. Lui-même reviendra sur ces points dans son chapitre IV. A certains égards, ce chapitre II fait double emploi avec le chapitre IV.

Au chapitre III, M. Bosshardt donne son sentiment sur les attaques personnelles que Tertullien dirige contre Marcion. Ce chapitre est le moins heureux du livre. L'auteur a beau montrer qu'en invectivant Marcion, Tertullien n'a fait que suivre l'exemple des rhéteurs et sophistes du temps, cela n'empêche pas que Tertullien a injurié, vilipendé, bafoué son adversaire tant qu'il a pu. Il est clair qu'il le déteste, le méprise et le hait. Dire « qu'il a fait preuve de plus de modération qu'on ne pouvait s'y attendre », c'est vraiment ne pas être difficile.

Le meilleur chapitre de ce livre est celui où M. Bosshardt étudie la pensée même de Tertullien et sa méthode de démonstration et de polémique. Ce chapitre est excellent d'un bout à l'autre. Il est tout à fait original et d'une remarquable justesse. C'est en véritable penseur que l'auteur apprécie, juge Tertullien. Il a démêlé avec une précision et souvent avec une pénétrante finesse les lacunes et les contradictions des idées de Tertullien. Ce qui ressort avec une éclatante évidence de son étude, c'est autant l'infériorité de Tertullien en tant que penseur que sa supériorité de dialecticien. L'avocat qu'il était est incomparable ; le philosophe est fort médiocre. C'est la conclusion qui découle

(1) *Marcion*, 1921.

de la discussion de l'auteur presque à son insu. Elle est d'autant plus précieuse. Ce chapitre mérite d'arrêter l'attention de tous ceux qui tiennent à bien connaître Tertullien.

Viennent enfin deux chapitres sur les citations bibliques de l'*Adversus Marcionem* et sur l'interprétation des textes dont se sert Tertullien pour réfuter son adversaire.

Chapitre excellent aussi. Je n'ai qu'une réserve à y faire, mais elle n'est pas sans importance. M. Bosshardt a raison de dire que pour se débarrasser des difficultés scripturaires que Marcion exploitait avec tant d'habileté, Tertullien ne dédaigne pas l'allégorie. Seulement il y a allégorie et allégorie. Celle que pratique Origène est la savante méthode d'interprétation des mythes et des vieux livres que ses maîtres grecs d'Alexandrie avaient portée à son point de perfection. C'est une méthode d'interprétation des anciens textes qui a ses règles précises, ses procédés particuliers. Rien n'est moins arbitraire. C'est une très grosse erreur de croire que l'exégèse d'Origène soit fantaisiste. En apparence seulement. En réalité, il ne fait qu'appliquer une méthode qu'il n'a pas inventée. L'exégèse allégorique de Tertullien ne relève d'aucune école, elle est bien à lui. C'est celle d'un maître juriste, d'un avocat qui excelle à torturer les textes, et qui n'a qu'un souci, c'est de faire triompher sa cause.

Si M. Bosshardt s'était borné à nous prouver la bonne foi de Tertullien, son soin à nous donner d'exactes citations ou résumés des *Antithèses* et de l'Évangile de Marcion, par conséquent l'excellence de ses renseignements, nous lui donnerions pleinement raison. Mais son étude nous paraît appeler une double réserve. D'abord Tertullien a-t-il compris Marcion ? Nous ne le pensons pas. En effet, a-t-il soupçonné l'inspiration chrétienne qui a poussé son adversaire à formuler ses thèses ? N'est-ce pas malgré les auteurs ecclésiastiques et grâce aux citations et extraits que Tertullien nous a donnés, que la critique historique a retrouvé le vrai Marcion ? Puis pour comprendre un autre esprit, ses sentiments, ses idées, il faut avoir pour lui quelque sympathie. Or Tertullien n'a pour Marcion que de la haine.

Ensuite, est-il sûr que Tertullien n'a pas omis des écrits de Marcion ce qui aurait fait le mieux comprendre sa pensée, et l'aurait en quelque sorte justifiée ? M. Bosshardt ne le pense pas (p. 53 et suiv.). J'avoue que les raisons qu'il donne ne me paraissent pas très probantes. Un fait est certain. Les hérésiologues ont systématiquement omis ce qui était favorable à leurs adversaires. Si on ne possédait que ce qu'ils nous en ont appris, nous n'aurions aucune chance de savoir la vérité historique en ce qui concerne le gnosticisme. Pourquoi le polémiste avocassier qu'est Tertullien aurait-il fait exception ?

M. Bosshardt dans sa belle étude effleure une question encore mal élucidée. C'est celle des influences qui ont formé son auteur. Il a quel-

ques aperçus d'un grand intérêt. Il possède une connaissance si approfondie et si exacte de Tertullien que nul ne serait mieux qualifié que lui pour la traiter. Je me permets de lui signaler cette nouvelle étude parce qu'à mon avis il serait regrettable qu'il abandonnât l'histoire après un si bon début. Il m'apparaît avant tout comme systématicien. Or trop souvent les philosophes et les théologiens ont le tort de négliger l'histoire. La conséquence, c'est que presque toujours ils perdent le contact avec la réalité humaine. C'est grand dommage pour eux et pour nous. Rien de tel que de se pencher sur la longue histoire de la pauvre humanité pour entretenir en soi-même ce sens humain qu'ont perdu la plupart des hommes de cette génération.

EUGÈNE DE FAYE.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE
